

66^e anniversaire de la fin de la Deuxième guerre mondiale

Nous célébrons aujourd'hui le 66^e anniversaire de la capitulation sans condition de l'Allemagne nazie, signée deux fois, le 7 mai 1945 à Reims et le 9 mai à Berlin. **Au sortir du conflit, le monde est bouleversé, l'Europe est ravagée.** La guerre, qu'elle vient de connaître et qui se poursuit dans le Pacifique, a été totale. L'Allemagne nazie a engagé toutes ses forces, y compris économiques et scientifiques, pour imposer sa vision de la société fondée sur la supériorité d'un groupe sur les autres. Au cours des mois qui précèdent la reddition, les armées alliées ont ouvert les portes des camps de concentration et d'extermination. **Ici on a tué les réfractaires au régime, assassiné en masse les Juifs et les Tziganes, réduit à l'état d'esclave les opposants des pays occupés. En 1945, beaucoup de survivants ne savent pas où aller.** Ils attendent quelquefois dans les camps des Nations unies, entre lesquels circulent des photos pour rapprocher les membres d'une même famille. Sur ces images d'hier, on voit des enfants, des femmes et des hommes, leur nom inscrit sur une pancarte et qui se donnent ainsi une chance d'être reconnus.

L'histoire de la deuxième guerre mondiale résonne de la voix des déplacés, exilés, réfugiés. Les récits sont d'une telle puissance qu'ils servent quelquefois à comprendre la situation actuelle, comme un éclairage indubitable. Ainsi lorsque l'anthropologue Michel Agier analyse le cas des réfugiés d'aujourd'hui, il s'appuie souvent sur l'histoire de l'écrivain allemand Walter Benjamin, disparu à Port-Bou en septembre 1940, deux jours après la poignée de main entre Pétain et Hitler. On ne sait pas très bien comment l'écrivain est mort. S'est-il suicidé, ce qui reste l'hypothèse la plus vraisemblable ? Est-il mort tout simplement d'avoir trop attendu son visa, d'avoir tant patienté face aux frontières fermées, d'avoir été abandonné par la France de Vichy qui lui avait retiré l'asile comme à tant d'autres réfugiés du nazisme et du franquisme ? Il avait quarante-huit ans et il n'en pouvait plus de fuir.

» Walter Benjamin était né juif à Berlin à la fin du XIX^e siècle. Son travail en littérature, en philosophie et en tant que critique d'art allait faire de lui un intellectuel majeur, avec une œuvre qui, aujourd'hui encore, fascine et continue à éclairer la pensée. Son tort aura été de naître ici plutôt que là, de faire partie de ceux dont l'Europe ne voulait pas, d'être par ses origines voué à une existence d'exilé, une vie de fuite et de mise à l'écart. Fuite d'Allemagne devant la montée du nazisme au début des années trente. Mise à l'écart en France en juin 1940 avec son internement dans un camp près de Nevers et dont il sera libéré grâce à l'indignation de quelques intellectuels français. Fuite sur les routes de France parce qu'il ne peut pas se faire à l'idée de vivre dans un Paris occupé et parce qu'il est en danger. Mise à l'écart encore dans ce sud de la France où les intellectuels apatrides espèrent transiter par l'Espagne pour rejoindre le Portugal puis les Etats-Unis. Mais en septembre 40, l'Espagne vient de signer un accord avec la France dans lequel elle s'engage à bloquer sa frontière. **Alors Port-Bou devient, non pas la porte de la liberté, mais une barrière infranchissable, un point de non-retour, une impasse pour mourir.**

La triste histoire de cet homme lumineux est d'une étonnante actualité. **Il suffirait de changer un nom ou un lieu pour se retrouver aujourd'hui, non pas à Port-Bou mais à Lampedusa ou à Melilla, non pas en tant que juif allemand mais en tant que Tunisien ou Libyen.** Ils furent trente millions au cours de la Deuxième guerre mondiale à avoir été déplacés, c'est-à-dire enlevés de l'endroit où ils étaient nés et où ils avaient vécu parce que la guerre, la haine ou la crise frappaient. Trente millions, c'est la moitié de la France d'aujourd'hui. Trente millions à attendre dans un camp, dans un bateau, sur le quai d'une gare, à quelques mètres d'une frontière. Trente millions, le chiffre était tellement impressionnant, la catastrophe était si grande que, le 28 juillet 1951, il y aura soixante ans dans quelques semaines, la communauté internationale décidait de donner un statut aux réfugiés, d'une part, pour que les Etats leur portent assistance, d'autre part, pour que ceux qui avaient tout perdu bénéficient de droits.

Ce statut était une avancée considérable. Mais les raisons de l'exil n'allaient pas s'épuiser avec lui. Les récits de migrants qui se pressent aujourd'hui aux portes de l'Europe décrivent bien cette succession de fuite et de mise à l'écart, que j'évoquais pour le philosophe Walter Benjamin. **Les temps ont changé, mais les causes se ressemblent. On les appelle misère, guerre, ségrégation. Leurs victimes rêvent de ce que nous avons, la paix et la prospérité. Comment leur en vouloir ?** Comment accepter qu'ils soient des boucs émissaires quand ils ne sont que des victimes ? Comment s'indigner quand un jeune tunisien monte dans une embarcation pour rejoindre les côtes italiennes parce qu'il a le désir d'une autre vie ? Comment croire que le rétablissement des frontières à l'intérieur de l'espace Schengen pourra réduire la pauvreté ou résorber les conflits ? **Dans l'histoire de l'Europe, les murs n'ont jamais tari les rêves, pas plus qu'ils n'ont résolu les drames du monde.**

» **La suppression des principes de Schengen, si le projet devait aller à son terme, serait un renoncement à la mémoire de la Deuxième Guerre mondiale, comme à tout ce qui a jailli du malheur et des cendres depuis le 8 mai 1945.** Ce serait assurément revenir à ce temps où la France préférait livrer à Franco les Républicains espagnols, à Hitler les communistes allemands. **Ce serait la fin d'une certaine idée de l'Europe, de cette Europe solidaire pour faire face aux défis du monde. Ce serait mépriser ceux qui, Tunisiens, Egyptiens, Libyens ont défendu la liberté en criant quelquefois Vive la France et dont nous avons aimé le courage.** Ce serait faire de cette cérémonie une terrible mascarade, une pantomime sur une mémoire morte. Mesdames et messieurs, la crise des années trente a abouti au résultat que l'on sait, avec son lot de peurs, de dérives populistes, de haine. Que cette cérémonie nous donne les arguments et la conviction pour en supprimer aujourd'hui les germes !

Jean-Paul Bret

maire de Villeurbanne